

Pour une mise en scène invisible

Louis-Dominique Lavigne

Number 116 (3), 2005

Mettre en scène aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavigne, L.-D. (2005). Pour une mise en scène invisible. *Jeu*, (116), 184–186.

Pour une mise en scène invisible

Un théâtre de metteur en scène

Voici, écrite spontanément, une petite réflexion autour de la mise en scène québécoise, que je me propose de développer plus avant dans un prochain numéro de *Jeu*. Tout le monde le dit : depuis à peu près 1980 se développe, petit à petit, un théâtre de metteur en scène. Pour faire court, si les années 70 ont été celles de la création collective, où toutes les fonctions du théâtre étaient remises en cause en vue d'un repositionnement de l'acteur, les années 80 ont souligné l'impasse du collectivisme des processus de création. L'auteur et le metteur en scène en sont sortis gagnants et ont retrouvé leur juste place. Pas tout à fait, quant au metteur en scène. En effet, au Québec comme ailleurs, commence à s'imposer un nouveau vedettariat : celui du metteur en scène. Pour le meilleur et pour le pire. Pourtant, cette prestigieuse fonction n'a pas toujours existé. Si Shakespeare y fait allusion à travers le personnage de Quince dans *Songe d'une nuit d'été*, le métier demeure très récent. La plupart des historiens du théâtre s'accordent pour dire que la profession apparaît au XIX^e siècle. C'est tard pour un art vieux comme le monde. Elle peut donc disparaître n'importe quand. Du Grand Cirque Ordinaire au Théâtre Parminou, les troupes du jeune théâtre des années 70 l'ont prouvé avec succès : le théâtre n'a pas besoin du metteur en scène pour exister.

La tentation technologique

Pourtant, de nos jours, ces démiurges de la scène sont de nouvelles stars, et leur carriérisme semble les aveugler, voire les conduire vers des pratiques plus gratuites que pertinentes. Enfants terribles de la vie culturelle, ils donnent parfois l'impression de faire ce qu'ils veulent. Dans les limites de certaines contraintes budgétaires, évidemment. Scénographie gigantesque (scénocratie), lecture scénique d'une subjectivité mal maîtrisée, pléonasmes paresseux, machinerie complexe sous laquelle, écrasé, l'acteur disparaît... parfois complètement. Maintenant, il y a du théâtre sans acteur avec personnages virtuels auxquels il est de plus en plus difficile de s'identifier. Cinéma, vidéo, microphonie spécialisée... Toute innovation technologique se montre séduisante pour le metteur en scène du nouveau millénaire, qui fait flèche de tout bois pour s'imposer. À présent, c'est tout ce qu'il y a de vivant au théâtre qu'on évacue, qu'on remplace par une technologie pas toujours adéquate. Pourquoi ? Pour faire moderne, sans doute. Après tout, c'est ce que revendiquaient Piscator ou Gatti, mais pour d'autres raisons, plus sociologiques. Dans les cas qui nous occupent, l'invasion technologique m'apparaît comme un *trip* esthétique sans fondement autre que celui, superficiel, d'être à l'écoute de notre époque où dominant Internet, l'ordinateur, le cellulaire, le DVD, l'iPod ou autre innovation du jour. L'équation est simpliste et



«Du Grand Cirque Ordinaire au Théâtre Parminou, les troupes du jeune théâtre des années 70 l'ont prouvé avec succès : le théâtre n'a pas besoin du metteur en scène pour exister.» *L'Opéra des pauvres* (Grand Cirque Ordinaire, 1973).

Sur la photo : Paule Baillargeon et Raymond Cloutier. Photo : Lionel Boulanger.

l'époque était différente. C'était celle de la révolution russe pas encore trahie. La technologie était en devenir... comme une utopie. Elle n'était pas aussi immédiate et magique. Et Meyerhold travaillait sa matière dramaturgique avec une telle culture que ses notes et archives devinrent des références incontournables pour nous tous. Culture ? Voilà ! Le mot est lancé. Qu'en est-il de la culture de nos metteurs en scène ? De leur curiosité ? Patrice Chéreau avoue sans ambages dans *le Nouvel Observateur* de juin dernier qu'il ne va plus au théâtre. Et nos metteurs en scène vedettes ? Vont-ils tout voir, comme le faisait Ronfard (un modèle) ? Font-ils leur devoir de culture et de curiosité ? Certains s'y appliquent, je le sais. C'est tout à leur honneur. La plupart des autres, j'en doute. D'autant que je ne les rencontre jamais, au hasard des premières et des festivals. À mesure que les metteurs en scène trouvent leur place dans le palmarès

condamne le théâtre à être à la remorque plutôt qu'à l'avant-garde de nouveaux savoirs qui le dépassent.

Un rassembleur

Et si la modernité du théâtre se trouvait ailleurs : au cœur de sa spécificité, de sa différence, de sa tradition ? Jean Vilar voyait sans doute venir les choses quand il remettait en question le vocable même de metteur en scène pour le remplacer par celui de régisseur. Sans doute appréhendait-il la démesure actuelle et rappelait-il à tous la tâche première du metteur en scène dans la création théâtrale : celle du chef d'orchestre, de l'accoucheur, du coordonnateur, du rassembleur. Autant d'appellations humbles, mais qui disent mieux ce que cette fonction devrait être. Vilar se méfiait déjà du metteur en scène enivré par son propre pouvoir.

Un devoir de culture

Qu'ont en commun *le Récit de la servante Zerline*, *Joie*, *À quelle heure on meurt ?*, *Si ce n'est toi, les Amis*, *Vinci*, *Grand et Petit*, *En attendant Godot*, *le Syndrome de Cézanne*, *Glen Garry*, *Glenn Ross*, *Deux Pas vers les étoiles* et *Hulul*, présentés au Québec ces dernières années ? Une sobriété implacable au service absolu du texte, de l'acteur et même... du spectateur : ce quatrième créateur, comme le nommait avec respect Meyerhold, qui pourtant imprégnait ses spectacles d'une poigne esthétique imposante et inimitable. Certes,



Un exemple de mise en scène d'une « sobriété implacable au service absolu du texte, de l'acteur et même... du spectateur » : *Deux Pas vers les étoiles* de Jean-Rock Gaudreault, par Jacinthe Potvin (Mathieu, François et les autres..., 2002). Sur la photo : Marie-Josée Forget et Louis-Martin Despa.
Photo : Laurence Labat.

pernicieusement alimenté par une certaine critique branchée, on a l'impression que commencent à se forger une assurance implacable, un manque de doute, de culture et surtout de modestie devant cette responsabilité à assumer face aux œuvres et à la cité à laquelle elles s'adressent. Tout cela est inconscient, évidemment. Chacun fait de son mieux. Et le succès est enivrant. Les grandes portes et les grands plateaux font parfois oublier l'essentiel. Cela donne des courants redondants, des choix irréflectifs, tout un art qui piétine.

Une nouvelle tendance

À travers ces quelques réflexions personnelles jetées d'une manière un peu trop spontanée, je l'avoue, je me demande si je ne suis pas tout simplement en train de montrer mes préférences pour une voie théâtrale déjà existante : celle de la mise en scène invisible. Une sorte de travail d'orfèvre qu'on ne voit pas, où le metteur en scène, en bon artisan, disparaît derrière l'œuvre à faire naître : un spectacle simple et cohérent où s'accordent, avec le plus d'inspiration possible, auteur, comédiens, scénographe, éclairagiste, enfin tous ces artisans qui font que c'est d'abord et avant tout en chair et en os que le théâtre restera un art plus vivant que jamais. **■**